

*Jean-Claude
Guillebaud*

*Je n'ai
plus peur*

Je n'ai plus peur

se prolonge sur le site www.editions-iconoclaste.fr

L'Iconoclaste

27, rue Jacob

75006 Paris

Tél. : 01 42 17 47 80

iconoclaste@editions-iconoclaste.fr

© L'Iconoclaste, Paris, 2013

Tous droits réservés pour tous pays.

*Jean-Claude
Guillebaud
Je n'ai
plus peur*

Récit

L'Iconoclaste

Que l'homme tienne
ce que l'enfant a promis
*Friedrich Hölderlin**

* Poème écrit pour l'anniversaire
de sa grand-mère.

1

*Pourquoi passer
aux aveux?*

J'ai choisi d'appeler ce livre « Je n'ai plus peur ». C'est surtout l'adverbe *plus* qu'il faut entendre. À lui seul il indique que des peurs m'ont longtemps habité. De loin en loin, elles me narguent encore, comme des ennemies repoussées, mais jamais complètement vaincues. Pourquoi le nierais-je ? L'optimisme têtu qui éclaire ma vie n'est pas une donnée naturelle, un privilège physiologique dont le sort m'aurait pourvu à la naissance. Mon ADN n'en porte pas la trace. Il n'est pas congénital. Il est le produit d'une histoire, avec ses détours, ses larmes et ses impasses. Il a connu des batailles, quelques défaites et des ressaisissements. Quant à la nappe d'espérance où s'abreuve mon optimisme, elle n'est pas un cadeau religieusement reçu et engrangé pour toujours avec la foi

chrétienne qui viendrait garantir *à vie* cette vertu théologique. L'alchimie qui a permis son existence est plus fragilement humaine qu'on ne l'imagine. Il y a là-dessous quelque chose qui participe de l'enfantement, douleurs comprises.

Oui une joie m'habite aujourd'hui et me fait tenir debout. Elle nourrit ce que Jean-Paul Kauffmann, dans sa geôle de Beyrouth, appelait « l'enchantement d'être vivant ». Du fin fond de son enfermement, Kauffmann se récitait à l'époque un vers de Jules Supervielle : « C'était le temps inoubliable où nous étions sur la terre * ». Cet éblouissant réflexe de survie s'accompagnait d'une méditation obstinée et modeste. Si j'évoque dans ces pages mes peurs et mes blessures, ce n'est pas pour exhiber ce qu'André Malraux appelait « un misérable petit tas de secrets ». Il s'agit plus simplement de dire comment je suis venu à bout de ces peurs, et de quelle façon *on arrive toujours à vaincre* ce qui nous terrorisait.

Ces peurs surmontées ont fait naître une espérance que tout m'invite à partager. Regardons les

* Jules Supervielle, « Le regret de la terre », in *Les amis inconnus*, [1934], NRF poésie, 1969.

choses en face : l'espérance devient une denrée rare en Europe. Pire : ce viatique s'amenuise plus vite que le travail, les emplois disponibles, la puissance industrielle ou les anciennes sécurités démocratiques. Et ce n'est pas peu dire. La peur du lendemain et celle du manque, voire du déclin, viennent déjà gâcher nos réveils et assombrir nos journées. Mois après mois, les statistiques nous accablent et le chômage gagne. Peut-être devrons-nous un jour partager — pour de bon — le travail et les emplois ? On en discute depuis longtemps. C'est affaire d'experts et d'économistes.

Une chose me paraît beaucoup plus urgente : il faut *partager ce qu'il nous reste d'espérance*. Faute de cela, aucune survie collective ne sera jamais possible. Sur ce terrain, comme on le sait, l'injustice est flagrante. Certains ont encore en eux une flamme assez forte pour éclairer la grisaille de ce temps, d'autres n'ont plus la force d'imaginer ne serait-ce que le surlendemain. En évoquant cet impératif de *partage*, je ne joue pas au boy-scout, et encore moins à cette « belle âme » que l'ironie d'Hegel assimilait à un « souffle inconsistant ». Je ne fais pas l'un de ces vœux pieux qui n'engagent à presque rien.

Je songe à des choses beaucoup plus concrètes, physiques, j'allais écrire charnelles. J'imagine par exemple ce que font des assiégés — ou des naufragés — quand, au bord du désastre, ils répartissent entre eux les dernières gorgées d'eau potable. Les lèvres sont sèches. Les poumons sont en feu. Il s'agit tout bonnement de ne pas mourir de soif. Une telle nécessité a vite raison des égotismes ordinaires et des coquetteries courantes.

Nous en sommes là !

Un désenchantement mortifère s'étend comme un brasier sur le vieux continent européen. Rien ne semble pouvoir l'arrêter. Jusqu'où ira-t-il ? Que ferons-nous quand il aura tout brûlé, dégageant la voie aux barbaries politiques qui, embusquées, comptent bien tirer profit du désastre. Que ferons-nous ensemble quand personne ne croira plus en rien ? Voilà des années que j'écris des livres pour conjurer ce sombre futur, toujours possible et, vaille que vaille, pour évoquer l'espérance, obstinée, aguerrie, qui habite toujours quelques-uns d'entre nous. C'est elle qu'il nous faut maintenant *partager en toute hâte*, comme on prépare un contre-feu pour stopper l'incendie.

*
* *

Dans les pages qui suivent, ce sont bien mes paniques, mes faiblesses, mes blessures que je passerai en revue. Il ne s'agit pas de glorifier un mérite mais d'évoquer quelques leçons apprises. Qu'est-ce que ces frayeurs m'ont enseigné sur moi-même, et sur le monde? De quelle alchimie particulière — et communicable — mon espérance est-elle née, et vit encore?

Le plus ancien souvenir que je garde de cette alchimie est lointain. J'avais dix-neuf ans, et je ne m'explique toujours pas ce qui s'est produit en moi. Ce soir-là, je m'étais effondré sur mon lit en apprenant une nouvelle qui risquait de briser ma vie, et m'arrachait déjà à la jeunesse. La chose est trop intime, trop essentielle, pour que j'en dise davantage. Subitement, l'avenir m'apparaissait barré par un mur de larmes. Il l'était pour de bon. Je n'avais pas réussi à en parler immédiatement à ma mère. Elle devait d'abord « terminer son bridge », m'avait-elle soufflé en m'ouvrant la porte et en me voyant pleurer. Je me souviens encore des bouffées de son parfum Noah Noah,

et du cliquetis de ses colliers. Cette « distraction » maternelle ajouta à mon désespoir.

J'étais anéanti, au point que je sanglotais, ce qui ne m'était pas arrivé depuis la petite enfance. Dans ma tête, je passais en revue les issues possibles à la catastrophe. Je n'en trouvais aucune. Comme souvent, j'avais glissé mon transistor sous l'oreiller et collé mon oreille. La musique m'arrivait avec cette proximité spécifique qu'affectionnaient à l'époque les adolescents qui fourraient volontiers leur transistor sous les draps. Surtout quand ils étaient meurtris. Ce jour-là, je n'étais pas meurtri mais écrasé. Je me souviens que la radio diffusait une suite pour clavecin en la mineur de Jean-Philippe Rameau.

À dix-neuf ans, pas mélomane pour un sou, et encore moins familier des pièces pour clavecin, j'aurais été incapable de parler de Jean-Philippe Rameau plus d'une minute. Et pourtant ! Que s'est-il passé à cet instant ? Je n'en sais toujours rien. J'ai « reçu » chaque note de cette musique avec une intensité indicible. J'entendais jusqu'aux doigts du claveciniste qui glissaient sur les touches. J'avais l'impression physique que chaque mouvement de

cette *Suite* pénétrait littéralement à l'intérieur de moi. Je sentais monter des larmes.

J'ignore encore s'il faut mettre au compte de ma candeur la pensée qui subitement m'envahissait. Elle se ramenait à une conviction très simple : puisque des choses comme celles-là existent dans le monde, alors les malheurs qui nous arrivent n'ont aucune importance. C'était sans aucun doute un peu niais, mais mon chagrin se dissipa d'un coup. Je dis bien mon chagrin, car le problème très tangible qui l'occasionnait était toujours là, irrésolu et même insoluble. C'est bien d'une *alchimie* qu'il faut parler. Rien ne l'avait préparée. Je me sentais soudainement envahi par une onde de calme — j'allais écrire de joie — qui relativisait tout le reste. Je me répétais mentalement : ces choses existent, elles me suffisent. On verra bien pour le reste...

Curieusement, tout cela resta d'abord sur le registre de la sensation. À aucun moment je n'ai pris la peine de théoriser cette occurrence imprévue *qui me ramenait physiquement à la joie*. Pas un instant je n'ai songé à m'interroger sur la nature de ce que j'avais « artistiquement » vécu. La détresse qui m'habitait avait-elle exacerbé ma

sensibilité auditive jusqu'à me rendre un moment plus réceptif à la musique qu'auparavant ? Ces notes égrenées avec le vibrato propre au clavecin avaient-elles activé des zones particulières de mon oreille interne ? En d'autres termes, des « variations fantaisistes sur un processus biologique » — pour reprendre une expression de Nietzsche — avaient-elles titillé mes neurones et redoublé mon émotion ? Je ne me suis posé aucune de ces questions, ni sur le moment, ni plus tard. J'ai vu simplement cet épisode comme une preuve de notre indéracinable capacité d'espérance.

L'interprétation était-elle abusive ? Je n'en sais rien. Une chose est sûre : j'ai intériorisé ce souvenir comme si j'y voyais la manifestation inaugurale de quelque chose qui, à coup sûr, se reproduirait. (Et qui s'est effectivement reproduit.) Quelques années plus tard, lisant *L'Idiot* de Dostoïevski en « Livre de poche », je suis tombé sur la fameuse phrase du prince Michtine : « La beauté sauvera le monde. » Je l'ai comprise à ma façon. N'avais-je pas été moi-même « sauvé » à dix-neuf ans par la beauté, celle qu'avait créée un compositeur taciturne originaire de Dijon, contemporain de Jean-Sébastien Bach et figure notoire du classicisme

musical français ? Une simple *Suite pour clavecin* composée en 1706, et parvenue accidentellement jusqu'à mon oreille, m'avait *vraiment* arraché au désespoir.

Sur le moment, je n'ai pas cherché à approfondir l'interprétation que nombre d'érudits feront de cette exclamation mise par Dostoïevski dans la bouche du prince Michtine, qu'il s'agisse des auteurs russes comme Mikhaïl Boulgakov, Vladimir Soloviev ou Nicolas Berdiaev, mais aussi une philosophe française comme Simone Weil, pour qui, si la beauté nous permet d'oublier la douleur pour reposer dans la joie, c'est qu'« elle est l'éternité ici-bas* ».

Je m'en suis tenu à cette première leçon : on peut — *toujours!* — traverser la blessure. Le plus urgent est de communiquer aux autres, sans fanterie, ce qu'on croit avoir appris et qui a permis à votre espérance de survivre.

*

* *

* Simone Weil, *Attente de Dieu* (lettres de 1942), rééd. Fayard, 1966.

Cela revient, au fond, à resserrer le lien. Oui, le *lien*... Ce dernier mot fut mis en avant — magnifiquement — par tous les « indignés » qu'on a vus se lever ces dernières années, de New York à Madrid, de Tel-Aviv à Rome, Téhéran ou ailleurs. Nous gardons en mémoire leurs banderoles : *le lien plutôt que le bien*, c'est-à-dire la solidarité partagée au lieu et à la place de la fringale possessive et de la « gagne ».

Les « réalistes » se sont aussitôt gaussés du mot d'ordre. Je comprends bien pourquoi. Ceux qui s'affichent en débrouillards de la modernité n'aiment pas qu'on pointe leur nouvelle *ringardise*. Partager l'espérance implique qu'on récuse ce cynisme irresponsable, pour lui préférer une *empathie* minimale que *Le Petit Robert* définit ainsi : faculté de s'identifier à quelqu'un, de ressentir ce qu'il ressent.

Quand j'écris que le cynisme est devenu irresponsable, ce n'est pas une formule. Citons un autre mot : évoquons l'*anomie*. Ce substantif venu du grec *anomia* désigne la « disparition des valeurs communes à un groupe ». Le cynisme est le produit direct de cette disparition. Loin de s'alarmer

de l'effacement d'un horizon commun, le cynique y voit une opportunité, comme on dit maintenant. Il interprète cette licence comme une aubaine. S'il n'existe plus de représentations collectives pour nous autolimiter afin de vivre ensemble, alors que le meilleur gagne, que le plus riche en profite, que le plus fûté triomphe.

Le cynisme use de ce raisonnement oblique pour justifier qu'on puisse se ranger du côté de la domination. Les cyniques font d'ailleurs montre d'une ironie mordante pour fustiger ceux qu'ils appellent les « moralisateurs ». Disant cela, ils pensent se moquer des citoyens qu'alarme l'égoïsme ambiant, cette panique du chacun pour soi. À leurs yeux, cette invocation du « nous » appartient au passé. Dans une société qu'affole un sentiment de dislocation, et que dévaste l'injustice sociale, c'est peu de dire qu'ils sont à côté de la plaque. Ils sont bien *ringards*, au sens que *Le Petit Robert* donne à ce mot : « Personne qui n'est plus dans le vent. »

Le pire, c'est lorsque le ringard en question, tout scrupule envolé, dénonce lui-même le pessimisme ambiant et se proclame confiant, lui, dans l'avenir. Disant cela, il s'abuse lui-même et abuse

ceux qui l'écoutent. Trop de gens confondent l'espérance véritable avec cet optimisme claironnant des petits malins, qui en est la contrefaçon. Le discours néolibéral, jusqu'à la nausée, glorifie les vainqueurs et invite chacun à camoufler ses plaies et ses peurs sous le fard du succès. Je n'aime pas cet « optimisme » carnassier. Il n'est qu'une verroterie qu'on porte au revers du veston comme une fausse médaille.

Rien n'est plus exaspérant que ces fiers-à-bras qui se pavanent dans leurs succès et toisent les affligés et les perdants. Ils n'aiment rien tant que sonner le clairon et fustiger la « décadence ». Je me tiens à bonne distance de ces tartarins du « challenge », pour qui la détresse se soigne comme un mauvais rhume. Ces faux durs sont peut-être bien outillés pour parader à la télévision ou sur les estrades politiques. Ils y donnent des leçons, mais que voulez-vous qu'ils *donnent* en partage ?

En tout cas, ce n'est pas cette espérance-là qui palpite en moi, ni celle que nous devons mettre en commun. L'espérance véritable ne se « prêche » pas. Elle n'est pas non plus une vertu martiale — vraie ou fausse — dont on peut s'enorgueillir ou qu'on peut inscrire sur son CV. Elle a été

conquête de haute lutte. Cette joie vitale et ce bonheur du petit matin viennent de loin. Ce « loin » m'intéresse d'autant plus qu'on n'en parle jamais.

Sur nos anciennes angoisses, on préfère ordinairement le silence. Il est vrai que leur souvenir ramène chacun de nous à sa vérité originelle, laquelle est plus proche de la fragilité que de la toute-puissance. Plus ça va et plus je m'intéresse aux fragiles, aux blessés convalescents, aux rescapés et, par extension, à tous ceux qui ne trichent pas — ou plus — avec eux-mêmes. Je les crois enrichis par une expérience particulière, porteurs d'une force aussi précieuse qu'est détestable celle dont les « malins » font puérilement parade. Et il me semble qu'ils gagnent du terrain.

Depuis quelques années, dans les livres que je reçois, les colloques où l'on m'invite, les réseaux sociaux où je m'aventure, des mots comme faiblesse, humilité ou résilience ont fait irruption. Ils font pièce au mensonge ordinaire. Ils supplantent avec bonheur les romances convenues sur la « compétitivité », l'« efficacité », la « compétition », dont se délectent encore les médias et les petits chefs. Rien de plus normal : au-delà des cabotinages individuels, *la fragilité nous est commune*. Par

conséquent, son évocation à elle seule suffit à briser un sentiment de solitude.

C'est ce que René Girard veut dire lorsqu'il récuse le fameux aphorisme de Sartre : « L'enfer, c'est les autres » pour lui préférer cette superbe formule : « Chacun de nous se croit seul en enfer, et c'est cela l'enfer. » Il suggère ainsi que chaque être humain croit repérer chez l'autre une énergie qui lui fait défaut, une qualité dont il est dépourvu, des succès qui lui sont inaccessibles, voire une séduction qui le renvoie irrémédiablement à sa propre disgrâce. Nous envions cet *autre* parce que nous pensons que lui n'est pas seul.

D'instinct, nous imaginons qu'il est plus impérial dans ses choix, plus souverain dans ses désirs, plus indépendant dans ses projets. Nous croyons discerner chez lui une autonomie qui nous hypnotise. Par contraste, elle nous révèle à quel point nous sommes démunis, vulnérables, indécis, en quête d'un modèle à imiter ou d'un maître à suivre. Dans notre esprit, cela ne fait aucun doute : nous sommes en enfer, tandis que l'*autre* échappe à cette malédiction. Notre conviction a beau être erronée et notre infortune imaginaire,

elles suffisent à nous tenir en enfer. Mieux, elles *constituent* cette prison.

Confesser une peur, avouer une blessure, reconnaître notre fragilité, c'est tendre immédiatement une main à l'autre, lui rappeler notre commune humanité, lui permettre de s'extirper de ce qu'il prend pour un exil. Ce détour par l'aveu nous permet effectivement de *partager l'espérance*.

*

* *

Face aux mutations qui mettent le monde cul par-dessus tête* — comme bien d'autres —, je suis en quête d'un « parler vrai ». Il n'est question partout que de ressusciter une confiance qui fait défaut, notamment en politique. Il est vrai que les opinions péremptoires, qu'elles soient de gauche, de droite ou du centre, ne me disent plus rien qui vaille. Elles sonnent faux. Elles sont, par avance, démonétisées. Pour remettre d'aplomb les idées qui circulent ; pour combattre celles qui

* Je l'ai longuement décrite dans *Une autre vie est possible*, L'Iconoclaste, 2012.

deviennent folles ; pour débusquer les mensonges du moment, je dois m'interroger — comme le proposait Nietzsche — sur *la genèse de mes propres opinions*. Comment tel point de vue s'est-il formé dans mon esprit ? De quelles sensations, angoisses ou réactions mes jugements sont-ils l'aboutissement ? Dans le paragraphe 119 de son livre *Aurore* (1881), Nietzsche formule à ce sujet une hypothèse troublante à laquelle je faisais allusion plus haut : « Nos appréciations et nos jugements de valeur moraux ne sont que des images et des variations fantaisistes sur un processus physiologique qui nous est inconnu. »

On peut évidemment récuser — comme Nietzsche le fera plus tard — la connotation scientifique de ce propos (la référence au pur « processus physiologique » !). Malgré tout, il nous invite à réévaluer la façon dont se sont « fabriquées » nos préférences théoriques, nos préjugés, nos affections ou nos réflexes. Ces *préférences mentales* dont, par paresse, nous aimons penser qu'elles sont innées pour certaines, et résultat d'un apprentissage conscient pour d'autres, sont *aussi* le produit de combats plus intimes, notamment ceux que nous avons menés — et

que nous menons encore — contre nos peurs, nos souffrances, nos meurtrissures. Nietzsche a raison d'ajouter que *nous sommes un champ de bataille*, bien avant d'être un « sujet ».

Tout cela devient plus criant aujourd'hui, à mesure que s'évanouissent les idéologies, rassurantes mais mensongères, qui nous tenaient lieu d'espérance. Dans ces moments de mutations, à l'instar des idéologies, les affirmations péremptives n'ont plus beaucoup de pertinence. Elles entretiennent mécaniquement le *spectacle* d'un pugilat dont le contenu est si faible que l'ennui gagne vite ceux qui le suivent. Si on se lasse de ces ressassements, alors il faut se résoudre à penser *autrement*, à chercher *ailleurs* des raisons d'espérer. Comment pourrait-on prendre au sérieux ces « débats », politiques ou médiatiques, qui n'opposent que des postures ou des pantomimes rivales, trop rudimentaires pour parler à notre intelligence. Ou à notre cœur.

L'incertitude contemporaine et l'imprévisibilité qui affecte la postmodernité nous invitent à une réflexion autrement exigeante, un effort de patience, c'est-à-dire d'intériorité. Et de calme. Ouvrons les yeux : nous constaterons vite que

cette invitation est mieux comprise et entendue qu'on ne l'imagine. Le cynisme fait peut-être beaucoup de bruit, il occupe un vaste espace public et médiatique, mais il ne règne pas vraiment — ou plus — sur les esprits. Contre son empire, une très ancienne pratique humaine retrouve nos faveurs : la méditation. Par cet exercice méditatif, nous réapprenons à lire en nous-même, et à retrouver l'*autre*. Grâce à elle, nous nous détournons de ce bric-à-brac d'empoignades, d'admonestations et de vacarmes qui porte en lui la tristesse et le découragement. À l'écart de ces tapages, la méditation nous invite à reprendre à ses débuts le fil d'une pensée.

J'en fais peu à peu l'apprentissage. Longues marches en montagne, immobilités hivernales, retranchements périodiques loin du tapage des « nouvelles »... Oh, certes, je ne suis qu'un débutant, mais ces débuts d'initiation m'ont déjà convaincu d'aller plus avant. Là est le chemin. L'immobilité volontaire et le silence consenti m'aident déjà à mieux comprendre comment chacun de nous a construit son rapport au monde.

*
* *

Pour ce qui me concerne, tout se ramène alors à quelques questions simples. Pourquoi suis-je si sensible à l'inégalité? Comment s'explique mon allergie au dogmatisme, qu'il soit de droite ou de gauche, laïc ou clérical? De quelle façon ai-je échappé — plusieurs fois — au désespoir? Qu'est-ce qui m'incline parfois au pire anéantissement, et comment se fait-il que j'en triomphe malgré tout? D'où me vient cette fringale d'odeurs, cet appétit de rencontres, ce prurit de cavales? Comment, deux ou trois fois, n'ai-je pas sombré pour de bon? Avec ces questions sur les lèvres, il redevient concevable d'échanger avec l'autre non point des dogmes, mais des *recettes de survie*.